

Musique classique

L'OSR se projette vers une saison sans nuages



Martha Argerich fera une apparition attendue, aux côtés d'un autre monument du piano, Maria João Pires. ADRIANO HEITMAN

L'affiche 2021-2022 fait une bouchée de la pandémie et aligne des concerts alléchants. Tour d'horizon.

Rocco Zacheo

Aujourd'hui, on pourrait placer cette activité parmi les plus dangereuses qui soient: programmer dans le domaine de la culture. Œuvrer, en d'autres termes, dans un biotope où les signes de vie sont quasi absents depuis plusieurs mois, où l'horizon opaque ne permet aucune forme de projection vers l'avenir. De quoi seront faites les mesures sanitaires dans quelque temps? Serons-nous délivrés de l'étau qui a tout paralysé?

À ces questions, l'Orchestre de la Suisse romande (OSR) répond avec un oui résolu. «Il n'y a pas de plan B, nous pensons que d'ici à la rentrée prochaine, les salles pourront à nouveau accueillir le public», affirme Steve Roger, directeur général de l'institution, à l'heure de dévoiler l'affiche de la saison à venir aux côtés du président de la Fondation de l'OSR Olivier Hari et du directeur musical et artistique Jonathan Nott. Contraint pour la deuxième année consécutive à un exercice de communication mené à distance, face caméra et par écrans interposés, l'homme ose donc un optimisme robuste.

Orchestre nomade

L'orchestre, il est vrai, a navigué comme tous sous régime d'état d'urgence, entre annulations et réinventions de toutes sortes. Celles-ci ayant pris la forme du concert diffusé en streaming, de petits rendez-vous «one to one» entre un musicien et un auditeur unique (130 événements en tout!), ou de concerts livrés sur une roulotte de cirque spécialement aménagée pour du nomadisme en terres genevoises, et

bientôt romandes. Ce qui fait dire à Olivier Hari que la pandémie aura eu le mérite de pousser l'orchestre à se concevoir autrement pour garder le contact avec le public.

Dans quelques mois, donc, une nouvelle page s'ouvrira qui nous fera renouer avec la vie d'avant.

«Il n'y a pas de plan B, nous pensons que d'ici à la rentrée prochaine, les salles pourront à nouveau accueillir le public.»

Steve Roger Directeur général de l'OSR

À Lausanne

Une saison très inventive

Reprenant sept soirées à la Salle Métropole de Lausanne, la saison vaudoise de l'Orchestre de la Suisse romande (OSR) vaut largement le détour avec une programmation alléchante et qui sort des sentiers battus, avec une prédilection pour les musiques venues du Nord (Sibelius, Nielsen) et de l'est de l'Europe (Bartók, Martinu, Dvorák, Prokofiev). Le directeur artistique Jonathan Nott y dirigera deux concerts en compagnie du violoniste en résidence, Frank Peter Zimmermann. Le violon sera aussi à la fête avec

Espérons-le. Ce qu'on y trouve, dans cette page? Des propositions alléchantes dont on se limite à relever une poignée de rendez-vous à ne pas manquer (*lire encadré sur la saison lausannoise*).

Traits musicaux

Cela démarre très fort à Genève, avec un premier concert entièrement consacré au chef Armin Jordan. Quinze ans après sa disparition, l'orchestre fait surgir trois traits musicaux qui lui étaient chers, avec une pièce helvétique («Pacific 231» d'Arthur Honegger), une française («Concerto pour piano» de Francis Poulenc en compagnie du soliste David Fray) et une russe («Shéhérazade» de Nikolaï Rimski-Korsakov).

Il faudra suivre aussi, sans hésiter, les trois rencontres (dont deux à Lausanne) durant la saison avec un violoniste exquis, l'Allemand Frank Peter Zimmer-

mann, figure d'une modestie désarmante et d'une pertinence artistique sans faille. Son récent enregistrement consacré notamment aux deux «Concertos pour violon» de Martinu dit tout de son envergure.

En déroulant le programme, le mélomane rencontrera aussi d'autres chefs, inscrits dans les annales de la formation. Fabio Luisi, tout d'abord, dont le dernier passage à Genève remonte à très loin, et Marek Janowski aussi, qui se penche notamment sur un de ses compositeurs fétiche: Anton Bruckner.

Art pianistique

On ne saurait taire un autre point saillant du programme, qui réunit sur la même scène deux monuments de l'art pianistique: Martha Argerich et Maria João Pires. «J'ai assisté à leur rencontre chaleureuse l'année passée, dans les coulisses du Victoria Hall, après un récital de la Portugaise, raconte Steve Roger. Plus tard, j'ai demandé à celle-ci si l'idée de jouer avec Martha la tentait. Elle me répond qu'elle y a pensé à plusieurs reprises mais qu'elle n'a jamais osé le lui demander. Du côté d'Argerich, même réponse lorsque je lui en ai parlé par téléphone. J'ai fait alors office d'entremetteur et je suis heureux de voir se concrétiser ce beau projet.»

Mis hors abonnement le 16 décembre au Victoria Hall de Genève, l'événement sera placé sous la baguette de Daniel Harding, qui poursuit sa résidence à l'OSR avec deux concerts et des séances d'enregistrements déjà entamées cette saison.

www.osr.ch

Le garagiste qui aimait les tripes et le vin

Livres

Dans son premier roman «Plume-Patte», le journaliste Philippe Villard retrouve les oubliés des Trente Glorieuses.

Entre Gargantua et Don Quichotte, il doit bien rester une petite place pour un garagiste. Un gars aux doigts épais, l'haleine chargée des presque riens de l'existence transcendés par le vin. «Plume-Patte», il s'appelle.

De quelles origines obscures vient ce roi des casses automobiles? Du petit peuple, si petit que la grande histoire n'en a rien retenu dans ses grosses mailles. Mais l'observateur avisé, qui a vécu dans ce monde de choses qu'on dit populaires, qui suent, bouffent et picolent, celui-là sait de quoi il parle.

«Plume-Patte», premier roman du journaliste de la «Tribune de Genève» Philippe Villard, voilà un livre au parfum d'histoire sociale. On y découvre la vie et l'œuvre, les amours - assez minables - et les emmerdes d'un personnage haut en couleur. Un représentant mâle, carnivore, carrément misogynne et assumé comme tel, d'une société d'en bas. Du temps où la débrouille, le troc tenait lieu de culture.

Ça se passe en France, quelque part près des Alpes, au final des Trente Glorieuses. Plus d'usine à l'horizon, mais des dépôts barbelés pour les multinationales du pétrole. On a déjà l'interphone en bas de chez soi. On a ce qui reste des racines rurales bouffées par les supermarchés. Page 25, déjà, le ton est donné: «La soif le gagnait, montant comme une marée impérieuse.»

On y trafique force pièces détachées. Rafistolage de bagnoles, lustage de moteurs: aux résidus de l'industrie automobile, l'artisan garagiste donne une nouvelle vie grâce à son tour de main. Si «Plume-Patte» rend la mémoire à un peuple oublié, le récit vaut aussi comme ode aux mécanos de faubourgs.

Ici, le chapitre clé du livre: lorsque le héros, dans sa combi graisseuse, caresse et oint une culasse, cette pièce de fonte absolument fascinante. La lumière est divine. La scène vire au sacré. Ainsi Plume-Patte sauva une Bentley de

luxue et remporta le respect du propriétaire de l'engin, un opérateur de Bourse plein aux as. Puis ils partagent une bonne bouteille.

Manger, travailler, survivre Mais le conte trouve sa chute, inexorable. Quand l'existence de Plume-Patte se termine dans le décor, son auto écrasée contre un camion chargé de troncs, le deuil se fera au café du coin, nécessairement. Avec, pour pacte final, cette cerise sur le gâteau: un énorme plat de tripes fumantes.

Plume-Patte est une divinité prolétaire. Qui est donc son apôtre? Un gars généreux, clair dans le regard. Un presque retraité du journalisme, mais un écrivain en devenir. Quand bien même il peaufine son style depuis des lustres. De Philippe Villard, nous connaissons son goût du verbe, le phrasé gouailleur, l'ironie grinçante. À présent, nous découvrons son écriture: aussi riche en vocabulaires que la tripaille l'est en protéines. Son texte plaira à qui possède bon appétit.

C'était ainsi en ce temps-là. «Des gens qui se lavaient peu. Mais qui avaient un savoir-faire, une vraie intelligence des choses.» C'est tout l'univers dans lequel Philippe Villard a grandi. «J'ai passé mon enfance dans le bar que tenaient mes parents. Mon grand-père posait les rails des chemins de fer, ma grand-mère était garde-barrière, mon oncle mécanicien diéséliste. Avec mon père, ancien contrôleur SNCF, on allait dans les casses. On ne lisait pas, on ne chantait pas, on n'allait pas au spectacle. On restait dans les besoins primaires: manger, travailler, survivre. Si je suis sorti de ce monde, c'est grâce à l'école.»

Aujourd'hui, l'écrivain garde un œil sur ce monde perdu. «Les jardins ouvriers, les usines abandonnées, tout cela fait partie de mon paysage intérieur.» «Plume-Patte» appartient à la légende. Philippe Villard sait comment raconter. Fabrice Gottreau

«Plume-patte» Philippe Villard Éd. À plus d'un titre, 192 p.



Philippe Villard signe son premier roman. ODILE MEYLAN

En deux mots

Maxi-Rires reporté

Festival Pour faire travailler ses zygomatiques à l'enseigne de Maxi-Rires, il faudra attendre 2022. Le festival d'humour de Champéry reporte son édition prévue en juin d'un an. L'organisation travaille sur un nouveau concept, avec l'espoir que les grands événements pourront à nouveau avoir lieu: «L'idée avait germé avant le Covid mais les conséquences de la pandémie sur le milieu du divertissement n'ont fait que confirmer la volonté de se réinventer pour la 15^e édition.» Les invités et les nouvelles dates seront communiqués ultérieurement. C.R.

PUBLICITÉ

Le Canton de Vaud met au concours L'Etat de Vaud des bourses à l'écriture d'un montant de Fr. 15'000.-

Le dossier de candidature doit être déposé au travers du site de l'Etat de Vaud (www.vd.ch). Les conditions de participation peuvent être obtenues auprès du Service des affaires culturelles, 021 316 07 43, karine.kern@vd.ch

Pour plus d'informations: http://www.vd.ch/tbourse-culture

Remise du dossier au plus tard pour le 20 avril 2021.